

HECTOR BERLIOZ. DE LA MAISON DES ILLUSTRÉS AU FESTIVAL. VIZILLE 2014

Je vous présenterai d'abord les métamorphoses de la maison natale durant un siècle puis un panorama des manifestations culturelles qui se déroulent en ces murs pour enfin terminer plus généralement sur l'évolution des rapports entre patrimoine et spectacle, entre muséologie et festivité.

À mi-chemin entre Lyon et Grenoble, dans la petite ville de La Côte Saint-André une grande demeure bourgeoise édifée à la fin du XVIII^e siècle est acquise en 1732 par un artisan tanneur et son épouse - arrière-grands-parents du compositeur - qui la reconstruisent presque entièrement. À leur mort, la maison devient la propriété de Louis-Joseph Berlioz. Grand-père du compositeur, il épouse sa cousine, dont il aura dix enfants. Son fils, Louis-Joseph, médecin, convole avec Marie Antoinette Marmion qui lui donnera un premier fils en 1803 – Hector – suivi de cinq autres enfants ; la famille résidera dans cette maison jusqu'à la mort du docteur en 1848.

À cette date, une sœur d'Hector Berlioz, hérite de la propriété mais n'y réside pas. Ce sont ses filles Joséphine et Nanci, qui vendront finalement la demeure familiale en 1874 à des négociants en boissons. Vaste et lourde à l'entretien, la maison leur sert vite de résidence secondaire et à nouveau mise en vente en 1886, elle trouve acquéreur auprès d'un épiciers en gros, qui y abrite sa famille tandis que le rez-de-chaussée se transforme en boutique et le second niveau, comme les caves, est voué aux entrepôts. Il fait même construire une grande verrière qui couvre tout le jardin pour stocker ses marchandises ! Malgré de multiples fonctions et une histoire mouvementée, la demeure aujourd'hui n'en conserve pas moins son apparence d'origine.

L'œuvre du compositeur bénéficie à la fin du XIX^e siècle d'une véritable reconnaissance et les Dauphinois souhaitent pérenniser la mémoire de l'enfant prodige. Ainsi en 1885, une plaque commémorative portant l'inscription suivante : « *À la mémoire d'Hector Berlioz né en cette maison le 11 décembre 1803. Ses compatriotes fiers de son génie et de sa gloire* » est apposée sur la façade de la maison natale. Puis Paris fait édifier en 1886, un monument (aujourd'hui détruit) par

le sculpteur Alfred Lenoir en hommage à Berlioz alors qu'une souscription est proposée par la municipalité de La Côte quelques années plus tard pour ériger une statue en bronze - réplique de celle de Paris - inaugurée en 1890. Enfin, en 1902, un « Musée municipal Hector-Berlioz » est créé dans une salle du château Louis XI. Il sera inauguré en 1903 en présence de nombreuses personnalités et Camille Saint-Saëns rédige un discours éloquent : « ... *J'ai conservé le culte de sa mémoire et je serais complètement satisfait des hommages qu'on lui rend, si je ne le voyais parfois qualifié de précurseur. Il n'a été le précurseur de personne ; il est Lui et il fut l'initiateur incomparable de toute la génération à laquelle j'appartiens. Il a ouvert la porte d'or par laquelle s'est échappé, pour envahir le monde, l'essaim des fées éblouissantes et enchanteresses de l'instrumentation moderne ; il a donné l'admirable exemple d'une vie entièrement consacrée à l'art pur. Gloire à lui, gloire à jamais !* »

La commémoration du premier centenaire de la naissance d'Hector Berlioz en 1903 ravive la ferveur populaire pour le musicien romantique. De prestigieuses manifestations (festives), comme la représentation de *La Damnation de Faust* sous les halles dirigée par le chef d'orchestre autrichien Félix Weingartner et d'imposantes fêtes en Dauphiné incarnent la volonté, non seulement de célébrer mais surtout, d'entretenir la mémoire de « l'enfant de La Côte ». À Grenoble, un concours musical rassemble plus de 150 sociétés musicales françaises et étrangères et une sculpture, œuvre de l'artiste grenoblois Urbain Basset, est installée place Victor-Hugo.

À La Côte, alors que les propriétaires prêtent une pièce de la maison natale – le cabinet du docteur - pour y exposer quelques « souvenirs », tous ambitionnent de racheter la maison pour « *en faire un monument national* ». Un « Comité pour Berlioz » réunissant musiciens et personnalités culturelles se mobilise. À Paris, la presse relaie l'opération et tente de rassembler les fonds nécessaires. Un article du *Figaro* se termine ainsi : "*Ne se trouvera-t-il pas quelque grand mécène qui sauverait de l'oubli et de la ruine la maison qui vit naître le plus grand musicien français ?*" Le monde de la musique se joint au mouvement et le directeur de l'Opéra de Vienne, Félix Weingartner, manifeste son soutien en donnant sa collection de manuscrits berlioziens à la bibliothèque du Conservatoire de Paris. En Isère, c'est *Le Petit Dauphinois* qui publie une série d'articles destinés à soutenir la cause du « Comité

pour Berlioz ». Devant cet élan, est fondée en 1931 l'association «Les amis de Berlioz » mobilisant personnalités et notables locaux dont la mission sera de « conserver au culte de la Musique et des Arts, la maison natale du Maître ». La même année, *La Damnation de Faust* est à nouveau jouée à La Côte-Saint-André et les bénéfices du concert viendront s'ajouter aux fonds récoltés pour l'achat de la maison. Maître Douare, notaire à La Côte, cherchant un acquéreur potentiel, s'adresse à Madame Camille Dumien, modiste à Paris. Cette grande amatrice d'arts se laisse convaincre et, venant d'hériter, elle fait don de 300 000 francs à l'association, par passion pour Hector Berlioz ! Somme qui permet enfin l'acquisition de la maison en 1932.

Dès lors, les travaux commencent : restauration de la façade, reconstitution du jardin et installation des premières collections, jusqu'alors conservées à la mairie puis au château Louis XI. La tâche est grande jusqu'à l'inauguration du musée le 7 juillet 1935. Ce sera Édouard Herriot, ministre d'État, qui présidera la manifestation rassemblant plus de trois mille personnes et prononcera un vibrant hommage au musicien : « *Je vous salue, homme unique, venu du fonds d'une province française et dans l'orage que vous soulevez dans nos sens et nos cœurs, je vous salue, Berlioz, splendide orage* ». On remarque la présence des descendants de la famille Berlioz, de l'épouse du chef d'orchestre Édouard Colonne, du compositeur Gabriel Fauré et du peintre Maurice Denis sans compter les délégués de nombreuses ambassades en Europe. Puis deux cents exécutants de l'orchestre et des chœurs de la Société des Grands concerts de Lyon, sous la baguette de Jean Witkowski, offriront en intégrale la *Damnation de Faust*, avec la cantatrice Ninon Vallin dans le rôle de Marguerite. Quelques jours plus tard à Grenoble, le diplomate et écrivain Paul Claudel exaltait le génie si « français » de Berlioz « *dont la pure gloire, à la différence d'autres renommées déjà déclinantes, ne cesse de s'accroître sous les rayons du Soleil des morts...* ».

Si la politique d'acquisitions s'accélère tout au long du XXe siècle, la visite du musée donnait l'occasion de découvrir les premières collections confiées par la famille du compositeur puis le fonds Edouard Colonne enfin celui de Victoria Dubourg, peintre, musicienne et surtout compagne de Fantin-Latour, léguant au musée nombre

d'œuvres de son époux, qui affichait une prédilection pour son compatriote dauphinois.

Propriétaire du site, l'association gère maintenant la maison natale. L'horrible verrière surplombant la cour ainsi que les hangars prolongeant l'aile ouest sont supprimés puis sept pièces de la maison sont réhabilitées. Une « gardienne-conservateur » du musée occupera jusqu'à sa mort en 1965 la cuisine et les chambres de Nanci et Adèle tout en accueillant les visiteurs !

Le musée est alors un véritable lieu de pèlerinage fréquenté par les « amoureux » de Berlioz. « *Touristes qui traversez parfois hâtivement le Dauphiné, arrêtez-vous à La Côte : visitez son musée. N'oubliez jamais que Berlioz est peut-être le plus grand musicien de tous les temps et songez que venir saluer en sa ville natale, le souvenir du pur génie français, est pour vous un devoir* » peut-on lire dans *La Dépêche dauphinoise* l'année de l'ouverture.

Mais si l'inauguration avait laissé espérer un brillant avenir pour le musée, celui-ci reste peu visité. Le 24 février 1942 - durant la guerre - le site est classé Monument Historique et cet acte de reconnaissance va permettre de poursuivre la réhabilitation. Alors qu'à Paris, durant l'Occupation, sort sur les écrans, le film de Christian Jaque, *La Symphonie Fantastique* où Jean-Louis Barrault incarne un Berlioz tourmenté. Le film, à travers la biographie du musicien, exalte le patriotisme français et connaît, dans un tel contexte, une grande popularité auprès du public. Puis la *Damnation de Faust* sera donnée à plusieurs reprises en 1946.

La paix revenue, Paris prépare pour le 150ème anniversaire de la naissance d'Hector Berlioz en 1953 un festival accompagné d'une exposition au Musée de l'Opéra, organisée par Henriette Boschot, fille du célèbre biographe du musicien. Dès lors, Paris et le Dauphiné rivalisent pour entretenir la mémoire du compositeur, qui obtient dorénavant une reconnaissance internationale, notamment à Londres.

Devant l'immensité de la tâche de commémoration et les difficultés de gestion du musée, le sénateur de l'Isère Jean Boyer, élu depuis peu président de l'association

nationale Hector-Berlioz, propose la cession des bâtiments et en 1968, la maison natale et les collections deviennent propriété du Conseil Général de l'Isère mais l'association conserve la gestion du musée. De nouvelles collections arrivent et Jean Boyer mobilise tous les membres de l'association autour de la préparation des « fêtes du centenaire » pour faire du musée un lieu de référence.

En janvier 1969, le Conseil général de l'Isère accorde d'importants crédits pour une première tranche de travaux. À l'intérieur, on réhabilite les salles et à cette occasion une peinture murale, datant probablement du XVIIIe siècle, est retrouvée sous les plâtres du salon-bibliothèque. Les portraits de la famille, restaurés au musée du Louvre, sont accrochés sur les boiseries des salons, ayant retrouvé la couleur vert pâle originelle. L'inauguration a lieu le 17 juin 1969 et on assiste au premier Festival Berlioz à La Côte Saint-André.

Puis en 1981, les petits-neveux de Berlioz lèguent au musée un fonds de 342 manuscrits autographes du compositeur à sa famille, fonds d'une grande valeur historique et début d'une longue série de legs et de dons de manuscrits exceptionnels. Des lettres en bronze sont scellées sur la façade : « Musée Hector-Berlioz » puis le côté austère de la maison est adouci.

Peu après, le Conseil Général de l'Isère acquiert la maison mitoyenne pour y créer le centre de documentation projeté, ce sera finalement l'administration du musée et celle du Festival qui y seront installées pour redonner toute la cohérence à la maison natale. Et l'ANHB cède la gestion du musée au département. Le musée intègre alors la Conservation du Patrimoine de l'Isère, service du Conseil général de l'Isère.

Désormais, tous les efforts se tournent vers une nouvelle étape de rénovation de la maison natale, dont les travaux doivent être effectués durant l'année 2002, pour une inauguration du musée rénové en juin 2003, afin de célébrer le bicentenaire de la naissance du compositeur. Dès lors tout est mis en œuvre pour tenir ces délais. L'intégralité des collections du musée est mise à l'abri et l'on profite de cette fermeture pour entreprendre une grande campagne de restauration de toutes les collections. Les travaux portent, outre la rénovation nécessaire du bâtiment, sur l'ouverture de nouveaux espaces au public. Les anciennes caves de la maison sont

réhabilitées pour permettre d'accueillir des expositions temporaires. Un auditorium est créé dans une remise donnant sur le jardin et doté de tous les équipements d'enregistrement numériques et d'écoute de l'œuvre de Berlioz. La réorchestration des espaces est totale.

Des expositions se renouvellent chaque année. Après avoir adhéré à la Fédération des Maisons d'écrivains et des Patrimoines littéraires peu après, le musée est nommé à Bruxelles en 2005 pour le prix du Musée européen de l'année et recevra finalement en 2011 le label « Maison des Illustres » décerné par le Ministère de la Culture et de la Communication.

La réhabilitation du musée Hector-Berlioz et sa programmation culturelle s'inscrivent pleinement dans ce large mouvement de « nouvelle muséologie » qui s'amorce vers les années 70 lorsqu'il s'agissait de transformer le musée pour l'ouvrir au plus grand nombre et où la logique du divertissement semblait déjà l'emporter sur les autres domaines culturels. Allait-on transformer le musée en une sorte de terrain de jeux ? Faudrait-il que le spectacle prédomine l'exposition ?

Depuis toujours, il semblait acquis aux professionnels des musées que la culture devait se différencier du divertissement et que le musée ne pouvait pas devenir une « entreprise culturelle ». Le lieu ne devait accueillir que des œuvres ou des expositions qui permettaient un approfondissement des connaissances voire une élévation de l'esprit. Aujourd'hui les frontières entre musée et lieu de divertissement ou du ludique sont beaucoup plus floues, plus incertaines. Sans refaire toute l'histoire des musées, nous rappellerons seulement que ces institutions s'inscrivent dans une volonté de « diffusion des savoirs » et qu'ils demeurent des lieux d'étude ou de questionnement. Mais au fil du temps et de musées figés sur leurs réserves et leurs collections, une nouvelle approche du rôle du musée se développa, mettant le public et la valorisation de cultures plurielles au cœur des problématiques. Puis on a défendu le principe de gratuité pour qu'il permette au plus grand nombre d'accéder à la connaissance. L'action culturelle des musées allait désormais installer les visiteurs au cœur des préoccupations et le musée se transformer viscéralement pour offrir à tous une multitude de manifestations autour - ou à la place - de l'exposition, mode

d'expression jusque là majeur dans les musées. C'est la naissance de la médiation, maintenant indispensable aux côtés de la scénographie, qui doit déployer un arsenal de stratégies pour attirer le public, l'accompagner, voire le séduire, par une foule de manifestations qui jouent autant sur l'émotion que la sensation. Le musée doit se démarquer de l'école et trouver toujours et encore de nouvelles approches du savoir qui intègrent le jeu et l'interactivité. Le plaisir deviendrait-il le maître mot ?

Dorénavant le champ des loisirs et celui de la culture se confondent. L'image positive de la culture laisse place à la distraction. Il faut « réveiller » le musée et donner à sa visite un caractère plus « vivant » (d'où les intitulés de « musée vivant » tel le « spectacle vivant » qui ont fleuri pendant tant d'années). Il faut animer les lieux du patrimoine. L'architecture, les collections, l'écrit... le patrimoine ne suffit plus. Le site devient le décor ou la scène d'un tas d'autres choses afin que chacun puisse y trouver un motif de satisfaction. Plus de silence dans le « Temple », mais du bruit et surtout du public, beaucoup de public, pour témoigner d'une démocratisation de la culture. Et l'on commence à quantifier pour juger les musées sur leur fréquentation et non plus sur l'intérêt et la mise en valeur de leurs collections ou de leurs expositions. Le musée est entré dans l'ère des parcs d'attraction qui se sont multipliés en Europe, lieux où excellent le sensationnel, l'expérimental et le ludique. Pratiques qui vont influencer très vite l'univers des musées. Et il semble difficile maintenant de faire marche arrière...

Mais où est la limite ? Peut-on tout faire au musée ? L'obsession du festif pourrait-elle nuire au musée ? Pourquoi se réjouit-on d'un nombre record de spectateurs à un concert alors que les chiffres de fréquentation de nombre d'expositions sont largement supérieurs ? A l'heure du buzz (pardonnez-moi ce terme) et des réseaux sociaux qui peuvent rassembler tant « d'amis », faut-il faire des « coups », des événements qui soient médiatisés facilement ? L'événementiel prend le dessus sur les fonctions traditionnelles du musée mais on ne sait pas tout à fait pourquoi !

Ainsi le musée se retrouve tout au long de l'année pris dans une spirale d'événements nationaux ou locaux qui deviennent des moments obligés ; mais combien des participants prendront le temps hors du brouhaha de visiter le musée ? Il est encore difficile de le dire. Mais peut-être ne seraient-ils pas venus s'il n'y avait

pas eu de manifestations particulières ? Le musée, dans notre société de communication où dominent plaisir, consommation et émotion, doit s'adapter s'il veut exister. La contemplation ne suffit plus, il faut séduire toujours plus de visiteurs et la notoriété du musée se fait maintenant moins sur la richesse de ses collections que sur son chiffre de fréquentation. La tyrannie de l'audimat est en place. Le mot d'ordre est le renouvellement, comme les grands magasins qui inventèrent à la fin du XIXe la mode et le changement des collections à chaque saison pour accroître la consommation et faire naître de nouveaux besoins.

Si le festif a pleinement sa place dans les lieux de patrimoine, demeurons vigilants car l'action culturelle risque de laisser place aux stratégies commerciales et le public au consommateur. Serge Chaumier, sociologue appréhendant les problématiques de l'action culturelle et le champ des musées l'énonce ainsi : « Le musée s'expose à être plus vulnérable en entrant dans le secteur des industries culturelles et de la culture marchandise. Du Temple au musée-temple, on passe maintenant au temple de la consommation que sont les supermarchés culturels. » Je lui laisserai le dernier mot. Hector Berlioz en demeure perplexe ! Je vous remercie.

Chantal Spillemaecker, conservateur en chef du Musée Hector-Berlioz